

LA GÉOGRAPHIE : LUI ÉCHAPPER, EN RÉCHAPPER, ALLER DE L'AVANT - QUELQUES SOUVENIRS OU LES JOIES D'UN ITINÉRAIRE INTERDISCIPLINAIRE

Jean VOGT

Dans ma jeunesse, j'étais fier de me dire « géographe », malgré l'étrange spectacle qu'offrait, globalement, un assemblage hétéroclite qui se considérait comme une « discipline ». Vers la trentaine, j'abandonnais cette dénomination, ne sachant désormais à quel saint me vouer, à force de pratiquer l'interdisciplinarité.

Cette étape de fierté résultait d'une foule d'aspects positifs, pour le moins ponctuels, strasbourgeois. D'abord, vers 1950, la « maternelle universitaire », déplorable à mon sens, n'avait pas encore conquis le droit de cité, en prolongeant l'enseignement secondaire, souvent avec le concours du personnel de ce dernier. Le jeune étudiant n'était pas condamné à un enseignement rituel, mais avait la possibilité, s'il le voulait, de plonger, par une salutaire discontinuité, dans une foule de problèmes traités par des connaisseurs qui, pour être « sortis de leur trou », le faisaient de première main. Je garde ainsi le souvenir, très vivace, de l'enseignement très ouvert d'un Monbeig (Amérique du Sud) et d'un Dresch (Afrique du Nord), enseignements qui facilitèrent, des décennies plus tard, mes interventions dans ces domaines. Surtout, le ton était donné par Tricart, novateur, éléphant dans le magasin de porcelaine d'une Faculté des Lettres ronronnante, doté d'une remarquable puissance de travail, étroitement surveillé, pour ces raisons, par les « renseignements généraux universitaires », sans préjuger des R.G. sensu stricto qui s'intéressaient aussi à Dresch. A cette époque, il était beaucoup question, à Strasbourg, de la prospective naissante. D'ailleurs, à ses débuts strasbourgeois, Tricart n'était pas entièrement spécialisé. A l'étonnement de certains, je ne cesse de répéter que c'est à lui que je dois, pour ma part, l'initiation très concrète aux problèmes ruraux, anciens et modernes, avec des recherches sur le terrain et dans les archives. Fait essentiel, on sortait, avec Monbeig en Algérie et en Tunisie, avec Tricart, dans la vallée du Rhône et les Alpes du Sud, etc. avec l'apprentissage des « réflexes de terrain », la familiarité, à 20 ans avec la néo-tectonique, la participation à des publications, etc. A cette échelle, c'était, semble-t-il, inhabituel. Lors des débuts de l'Université de Dakar, une demande de crédits pour les sorties des étudiants de Géographie se serait heurtée, en un premier temps, à un refus du Directeur de l'Enseignement, brillant agrégé, sans plus, avec ce motif : « De mon temps, on ne sortait pas ! ». Surtout, à cette époque se déroulait un âpre débat au sujet d'une « Géographie appliquée ». Etaient aux prises les partisans d'une ouverture et de la recherche de nouveaux débouchés, Tricart en tête, et les tenants des rituels, de l'enfermement dans les Facultés des Lettres et de la préparation aux seuls concours de recrutement de l'enseignement secondaire. En dépit de son caractère désintéressé, voire humaniste, du moins à ses débuts, la « Géographie appliquée » alimentait des accusations de mercantilisme, non sans propos insultants : « marchands de soupe », etc.

Une telle atmosphère était passionnante pour ceux qui « en voulaient ». Fort à propos elle convergeait avec ma propre conception de l'apprentissage. Dédaignant les cours et surtout les manuels, je puisais aux sources en fréquentant assidûment les collections de revues, anciennes et modernes, en me familiarisant à la fois avec les « racines » et avec les recherches en cours. Si plusieurs personnages admettaient une telle manière de faire, en me mettant cependant en garde, amicalement, contre le dilettantisme et le danger d'une pratique précoce de la recherche, d'autres la considéraient comme une provocation. Par la suite, je fus d'ailleurs traité d'« aventurier » par un laborieux « fruit sec » du rituel, personnage qui ne laisse ni oeuvre, ni souvenir, si ce n'est, peut-être, à l'échelle d'une petite région. Viennent à l'esprit des expressions assassines : « Monsieur, votre mépris m'honore »...

Passons aux aspects négatifs qui viennent d'ailleurs d'apparaître en filigrane. Considérons d'abord les étudiants. La majorité faisait figure de « marais ». Candidats au seul fonctionariat, dénués à la fois de rigueur scientifique et de rigueur littéraire, naviguant en quelque sorte entre deux eaux, ils étaient attirés par le couple « Histoire - Géographie » sans avoir pour autant le talent requis pour une véritable maîtrise de ce domaine. S'ajoutait aussi, il est vrai, un subtil facteur social, sur lequel je ne puis insister ici. L'étroite association avec l'Histoire faisait figure, pour la Géographie, de « couple fatal », limitant étroitement le champ de

l'interdisciplinarité pour une « discipline » qui, paradoxalement, ne se réclamait pas moins de la « synthèse ». C'est que l'enseignement supérieur ou prétendu tel était étroitement lié à l'enseignement secondaire, de deux manières. D'une part, l'organisation traditionnelle de l'enseignement secondaire, différente de celle d'autres pays, admettant d'autres « cocktails de disciplines », s'imposait à celle de l'enseignement supérieur par le biais des concours de recrutement, aux mains des inspecteurs généraux, gardiens du temple, hostiles à toute évolution notable. D'autre part, le corps professoral lui-même, à de rares exceptions près (H. Baulig), avait suivi cette filière, en séjournant parfois longtemps dans l'enseignement secondaire. Il en résultait une tendance à faire exclusivement des petits à leur image, acquis à une solide tradition et à une saine doctrine. Néanmoins, il était fait grand cas de mots magiques : « esprit géographique », « synthèse géographique ». Attardons-nous à la seconde. Passons sur l'éclatement précoce de la Géographie elle-même, avec un poignant problème d'interdisciplinarité interne, traité par d'autres, pour insister sur les insuffisances de ses composantes. Qu'il suffise d'un exemple : au cours d'un siècle, la géomorphologie a fait le plus souvent l'impasse sur le prodigieux apport de la recherche minière, apport décrit en long et en large par les revues spécialisées, qu'il s'agisse de gîtes liés à d'anciennes surfaces, avec leurs « chapeaux de fer », de gîtes d'altération, de gîtes détritiques. Non seulement la géomorphologie n'a cessé d'enfoncer ainsi des portes ouvertes, mais elle a aussi produit des corps de doctrine discutables, singulièrement en zone intertropicale. Dans le même ordre d'idées, il est regrettable que soient parfois perdus de vue, faute d'enracinement (certes découragé par l'informatique) ou de la connaissance de langues, des travaux d'une portée et d'un modernisme remarquables consacrés il y a un siècle à des thèmes repris aujourd'hui d'une manière hâtive. D'une manière large, la « synthèse géographique » non pas incantatoire, mais au sens propre du terme, serait d'ailleurs le privilège de rares personnages de grande culture, ce qui ne veut pas dire « culture géographique », personnages dont l'école géographique allemande, pour ne prendre que cet exemple, a naguère produit un certain nombre, dont Lautensach, injustement oublié et dont la lecture m'a beaucoup appris, à vingt ans. A vrai dire, de tels apports ont tenu la Géographie à bout de bras, en lui donnant ses lettres de noblesse, en la renouvelant, en faisant oublier le gros de la troupe, en particulier les spécialistes du « moi aussi ». Fort heureusement, une participante au présent Colloque a souligné, à la lumière de son expérience, le rôle d'arbitre que peut jouer le Géographe. Et en effet je préfère le « Géographe-arbitre » au « Géographe - Homme/Femme - Orchestre », jouant de tous les instruments sans les maîtriser, dans une affreuse cacophonie.

Quoi qu'il en soit, les mots magiques dont il vient d'être question ne seraient pas étrangers à un triomphalisme de mauvais aloi, en porte-à-faux, compte tenu du contexte, illustré par exemple, jusqu'à ces derniers temps, par le culte débridé de l'Ecole Géographique Française, avec majuscules.

Ce mélange de carences et de propos excessifs conduit, sans préjuger d'évolutions récentes, à la vision d'un système essentiellement corporatiste (mais en France les défenseurs de la République adorent reconstituer l'Ancien Régime), générateur d'autosatisfaction, de routine, voire de sclérose, sans parler de faux problèmes. Faux débat précisément que de parler, à propos de Géographie, d'interdisciplinarité sans avoir le courage de mettre en question la tradition institutionnelle, volontiers jugée intangible tant elle est totalitaire, et singulièrement le couple Histoire/Géographie, sans concevoir d'autres « cocktails » stimulants, avec ménage à trois ou à quatre. Au rythme actuel, l'interdisciplinarité, interne et surtout externe, alimentera encore bien des colloques...

Hors des institutions consacrées, l'interdisciplinarité s'apprend en marchant, sans avoir besoin d'une doctrine ou de colloques. Je n'ai cessé d'en faire l'expérience, en général d'une manière positive. Pour commencer, j'ai pratiqué très tôt l'imbrication de plusieurs démarches, souvent artificiellement séparées ou simplement juxtaposées, en consacrant des recherches à l'érosion historique des sols à nos latitudes : faits physiques certes (sols, météorologie), mais surtout traits agraires (parcellaire, technique de culture, tenures), avec un incessant va-et-vient, exigeant en particulier un intense et fructueux travail de recherche dans les archives les plus diverses, ce qui me conduisit jusqu'en Moravie. Après 45 ans, ces travaux sont d'ailleurs repris de temps à autre, tant ils sont délaissés ou mal conduits par les « spécialistes ».

Il y a 40 ans débuta une autre forme d'interdisciplinarité, avec les géologues, en un premier temps au Service Géologique d'A.O.F., activité qui me conduisit par la suite dans une grande partie du monde. Au « géographe

» furent confiés de nombreux problèmes dits « géomorphologiques », pour reprendre un terme consacré : gîtes d'altération, gîtes détritiques (dont il vient d'être question), mais aussi problèmes plus larges liés en particulier à la Géologie du Quaternaire). De fil en aiguille, ces interventions conduisirent à la cartographie géologique, qu'il s'agisse de problèmes de conception ou de levés spécifiques, en France et en Nouvelle-Calédonie. En général, ces tâches furent exécutées en parfaite entente avec les géologues et les ingénieurs des mines. En France, les recherches consacrées à la cartographie des formations superficielles, en étroite collaboration avec plusieurs géologues d'avant-garde, se heurtèrent cependant à l'hostilité d'un dernier carré de géologues conservateurs. En effet, la prise en compte de ces formations, jugées négligeables et méprisables, en dépit de leur importance scientifique et de leur rôle pratique, fut jugée non pas en termes de complémentarité (par exemple par le graphisme), mais de rivalité, d'autant plus qu'elle s'accompagnait d'une évolution de la conception de la carte géologique (notations, légendes, etc.). En outre, ces efforts furent jugés d'un mauvais œil par plusieurs géographes, en dépit du concours apporté par plusieurs d'entre eux, comme collaborateurs, à l'enrichissement de la carte géologique. Globalement, cette interdisciplinarité se déroula cependant d'une manière positive, surtout hors d'Europe, en particulier en Nouvelle-Calédonie, terre de liberté échappant aux intrigues des groupes de pression. Il convient cependant de signaler une exception : il me fut très difficile de me faire entendre au sujet des apports allochtones des glaciis cuirassés d'Afrique occidentale en raison du poids d'une doctrine totalement autochtoniste qui sévit longtemps à l'ORSTOM, d'ailleurs assortie, pour terminer, d'une doctrine d'unicité niant générations et emboîtements de cuirasses.

A partir de 1975, le programme nucléaire français suscita une ultime étape qui se poursuit d'ailleurs, au cours de la retraite. Il me fut en effet demandé de coordonner les multiples facettes du Projet de la Carte Sismo-Tectonique de la France. Outre les tâches de coordination, la découverte imprévisible des insuffisances flagrantes de la connaissance de la sismicité historique de la France et de ses confins me conduisit à prendre personnellement en main la révision de ce vaste domaine en élargissant le cercle des recherches aux archives, en collaboration avec des historiens. La spécificité des commanditaires, la diversité des facettes et le nombre des collaborateurs, à divers degrés, firent de cette tâche complexe une entreprise multidisciplinaire par excellence, menée tambour battant et qui ne suscita qu'un seul conflit, avec un sismologue institutionnel hostile à toute révision qui échapperait à son contrôle. Par la suite, les matériaux accumulés au cours du Projet et des années suivantes furent l'objet des convoitises de personnages à la fois ambitieux (et parfois l'ambition est inversement proportionnelle à la compétence) et portés à des opérations mercantiles à répétition, compte tenu d'une certaine « psychose sismique ». A cette époque, ce n'est que d'une manière accessoire qu'apparurent des aspects « géomorphologiques » - d'autres diraient plus simplement géotechniques - à savoir les mouvements de terrains associés aux séismes. Cette facette put être approfondie plus tard, d'un point de vue méthodologique surtout, lors des laborieuses discussions consacrées par un aéropage international à la révision de l'échelle d'intensité MSK. D'une manière significative des problèmes que peut poser l'interdisciplinarité, ce n'est pas sans peine que put être obtenue des sismologues la prise en considération d'un élément difficilement quantifiable, facilement écarté au nom d'une certaine conception de l'objectivité - c'est le problème de la « pseudo-objectivité » - et dont l'appréciation, complexe, exige à son tour, à son échelle propre, un effort d'interdisciplinarité (géologues, géomorphologues, géotechniciens, sismologues). Ajoutons, pour mémoire, que la sismologie historique s'ouvre aussi sur des problèmes psychologiques, sociologiques, archéologiques, architecturaux... Après avoir porté un grand intérêt à la sismicité au début du siècle, dans le cadre d'une Géographie très large, les géographes sont à nouveau attirés par ce domaine après la redécouverte, par un certain nombre d'entre eux, des « risques naturels », encore qu'ils se disputent ce terrain prometteur avec d'autres disciplines.

Pour ma part, le choix de la liberté m'a permis de multiplier les recherches, avec divers concours, non seulement en Europe, mais aussi en Afrique du Nord, au Proche-Orient, aux Antilles, etc., en portant un intérêt croissant aux mouvements de terrain associés aux séismes. Ce faisant, la collaboration avec les historiens et les sismologues n'a cessé de se développer harmonieusement, à de très rares exceptions près, parmi ces derniers. A une personne extérieure à ces corporations et échappant par conséquent à leurs problèmes internes il est d'ailleurs possible de pratiquer un certain franc-parler en soulevant des problèmes de méthode que les spécialistes hésitent à évoquer. Ainsi cette « immunité » a permis de discuter dans une revue de Géophysique les problèmes de « pseudo-objectivité » qui se posent en matière de sismologie historique.

Il vient d'être question du « Géographe-arbitre ». Précisément, c'est dans le domaine du « risque sismique » qu'il m'a été demandé à plusieurs reprises des arbitrages, mais ce n'est certainement pas en ma qualité de « Géographe d'origine », mais en raison de ma familiarité avec ce domaine, d'un point de vue méthodologique ou spécifique. Dans une hypothèse optimiste, il n'est cependant pas possible d'exclure les lointains effets d'une formation géographique dans le déroulement de tels arbitrages, ce que je ne puis apprécier personnellement.

Si le poids du couple institutionnel Histoire/Géographie, particulièrement caractéristique de la France, n'a cessé d'être dénoncé, il reste qu'il vient d'être question de la première à plusieurs reprises, à propos d'érosion des sols, à propos de sismicité. Bien plus, c'est à titre personnel, d'une manière spontanée, que sont poursuivies des recherches d'histoire économique et sociale, rhénanes surtout, recherches échappant à toute allégeance institutionnelle ou d'école, sans qu'apparaisse un quelconque besoin d'évoquer une interdisciplinarité dans ce cas précis. Ajoutons l'histoire des sciences, avec plusieurs notices biographiques, dont celles de Sapper et d'Emmanuel de Margerie, multidisciplinaires d'ancienne école (à paraître).

Au demeurant, je n'ai, pour ma part, jamais saisi la moindre différence, à quelque point de vue que ce soit, entre un travail de terrain, tel que la recherche d'affleurements-clefs pour les besoins d'une cartographie géologique, et une enquête d'archives, telle que la recherche de sources-clefs pour la compréhension d'anciens tremblements de terre.

Quoi qu'il en soit, l'imbrication d'une foule de démarches pose des problèmes de dénomination à mes interlocuteurs. Sans cesse, j'en suis réduit à refuser d'être qualifié de géologue, de sismologue, d'historien, n'étant ni l'un ni l'autre. La précision que je donne parfois en pareil cas, « géographe d'origine », suscite quelque perplexité, en raison de l'idée étrange que l'on se fait volontiers du « Géographe ». Un auteur rhénan, connaissant cette origine, a néanmoins éprouvé le besoin de me doter d'une double qualification : « Géologue et historien du monde rural ».

Un tel degré d'interdisciplinarité pose cependant des problèmes matériels, en raison de la fréquentation de colloques et de congrès de Géologie, de Sismologie, d'Histoire et même de Géographie, et de l'obligation de mettre au net de nombreuses communications.

Pour terminer, je souhaite que l'on ne se trompe pas de cible. En effet, l'usage incantatoire du terme « Interdisciplinarité », avec majuscule, est un danger. C'est, certes, un autre de ces « termes magiques » que je viens d'évoquer, terme qui peut faciliter la solution de problèmes budgétaires à court terme, mais qui perdrait rapidement ce semblant d'efficacité s'il n'était suivi d'une profonde évolution des esprits, loin des corporatismes, et de réformes structurelles bouleversant d'une foule d'institutions, singulièrement en France, riche en « rentes de situation », parfois assorties d'intérêts mercantiles, par cumul d'une fonction publique et d'activités libérales. Ajoutons que l'état de la Géographie avec ses problèmes d'interdisciplinarité interne, ne la prédestine pas nécessairement à la catalyse de l'interdisciplinarité externe. Des initiatives peuvent venir d'ailleurs, vers l'un ou l'autre de ses pans, encore que le jargon des géographes puisse indisposer leurs interlocuteurs. Si la tradition triomphaliste a fait grand tort à la Géographie, ce n'est certes pas une raison de cultiver, par compensation, un complexe d'infériorité par rapport à des sciences mi-dures (géologie, sismologie, etc.) qui connaissent elles aussi une foule de problèmes méthodologiques et épistémologiques (pseudo-objectivité, etc.), même si elles ne les formulent guère. Ainsi la cartographie géologique n'a cessé de poser de tels problèmes, en dépit des apparences. A une « Géographie du pauvre » répond d'ailleurs une « Science du pauvre ». A des historiens inquiets je ne cesse de répéter que la Science est elle aussi riche en problèmes, plus riche peut-être, en raison des enjeux.